

POÈTES
À
L'ÉCOLE

N° 38 *Hiver 2016*

**Compagnie
des écrivains
de Tarn-et-Garonne**
Maison de la Culture
82000 Montauban
<http://www.ecrivains82.com/>



Jean MALRIEU
(1915 - 1976)
Poète de Sud

Biographie

Originaire de Bourret (T&G), Jean Malrieu naît à Montauban le 29 août 1915. Son père Victor est contrôleur des P.T.T. C'est un érudit local qui donnera son nom à une rue de Montauban. Sa mère est la fille de l'instituteur de Bourret.

Jean fréquente le lycée Ingres et, à dix-huit ans, il a la révélation de la poésie moderne au contact de Georges Herment. À vingt ans, pour ses études, il est à Paris. Mais il abandonne facilement les bancs de la Faculté de droit pour fréquenter Cocteau, J.J. Levêque, Picabia et d'autres.

Lors de la guerre de 1939-1940, il est mobilisé en Alsace. Quand il revient à Montauban, il fréquente les Seigle, un couple de peintres surréalistes. C'est alors qu'il fait la connaissance du peintre Andrieu et, par son intermédiaire, de Félix Castan, Marcelle Dulaut et Pierre Albouy. Une bande se constitue. Poète, Jean l'est déjà. Mais éloigné des milieux littéraires, il cherche sa voie avant de revenir brusquement au surréalisme. Il ne publie pas. Il se contente de recopier ses poèmes et de les relier en petits cahiers qu'il offre à ses proches amis.

En 1942, il publie un livre d'histoire à partir des notes de son père : *Histoire de Montauban et de ses cantons*. Marié depuis quelques années à Lilette Brousse, son fils Pierre naît en 1943, ce qui lui impose de trouver un travail régulier. Il est quelque temps employé au ravitaillement. Puis il exerce le métier de vélo-taxi. Enfin, il est stagiaire à l'École Normale d'instituteurs de Montauban. En 1943, il obtient son premier poste à Mazères. Puis il exerce à Revel et à Labastide-de-Penne. En octobre 1947, il quitte le Tarn-et-Garonne pour Marseille où il continue à exercer. Il y rencontre Jean Tortel qui l'introduit aux *Cahiers du Sud*, revue dont l'audience est internationale. Il se lie alors aux poètes de la cité phocéenne, notamment à Gérard Neveu, sur lequel il publiera un ouvrage, chez Seghers, en 1974, dans la collection « Poètes d'aujourd'hui ». Il entre alors dans la vie active littéraire et politique.

Président des poètes de Marseille, il crée avec Gérard Neveu la revue *Action poétique*. En 1953, sur la demande de Jean Tortel, il publie dans *Les Cahiers du Sud* son premier recueil, *Préface à l'amour*, dont le succès est immédiat et qui lui vaut le prix Apollinaire. D'autres recueils suivent, récompensés aussi.

En 1961, Jean achète une maison à Penne-de-Tarn. Il y passera toutes les vacances scolaires et y prendra sa retraite en 1969. C'est alors qu'il publie, avec son fils Pierre : *Penne d'Albigeois à travers l'histoire*. Le poète poursuit cependant son œuvre poétique qui connaît d'autres publications. En 1970, après la disparition des *Cahiers du Sud*, il fonde à Marseille une nouvelle revue, *Sud*, qu'il dirige jusqu'à sa mort qui survient accidentellement à Montauban, le 24 avril 1976.

Le nom secret que tu portes
Ne se prononce en entier,
Toi qui fais don à qui t'entoure
Du grand bonheur d'exister.

Visage,
O beau visage d'apparence !
Nous partageons même vie.
Nous avons même aventure.

Dans les prés, les grillons en habit noirs
Sont nos seigneurs avarés.
Ils se suffisent du bonheur.

La terre est ici pour mémoire.

L'amour
A toujours
L'autre visage.

(*Le Nom secret*, 1968)

Le mal du temps

Tous les soirs
Parce que j'aime et je veux vivre
Tous les soirs
Parce que tant qu'on vit on vit d'espoir
Et que je sais ce que vivre veut dire
Tous les soirs
Ce poids du temps je le dépose à terre
Comme un qui sait dormir
Comme un qui peut mourir
Mais qui ne veut le faire.

(Préface à l'amour, 1953)

Prologue

Le chemin dit : « Ne me suis pas »
L'eau de la rivière coule dans le mauvais sens.
Les oiseaux me distraient. Les ronces
Me tirent pas la manche.

Les sentiers sont empoisonnés.
L'amande est creuse et l'eau salée.
Le genêt est hors du temps.

Voici que j'arrive
Et ma mère est morte.

(Possible imaginaire, 1975)



Mes amis

Mes amis sont des souverains.
Bleus de chauffe, chemises blanches.
La table nous reçoit. Le pain
Nous traite en hommes bien nés.
 Nous devisons
Des nouvelles qui nous construisent.
Nous rions. Nous sommes vivants.
La gaieté nous sert la première
 Et par la fenêtre ouverte
 Le monde écoute nos voix.

(Hectares de soleil, 1971)

J'ai longtemps cru

J'ai longtemps cru à la peine des pierres.
Elles gisent, abandonnées au bord des routes
Le soir oblique démesure les ombres
Et, pour les rassurer, je leur donnais regard.

J'ai longtemps cru à la gloire des fleurs
Et les cueillais au plus loin du bois
Pour que la beauté ne soit pas inutile.

Ainsi, j'ai construit ma propre douleur,
Moitié caillou, moitié jasmin,
 et jamais achevé.

(Vallée des Rois, 1968)

[suggestion : composer un poème avec « *J'ai longtemps...* »]

Et maintenant j'ai rendez-vous avec le petit jour
Comme on n'aimerait pas en rencontrer au coin d'un bois.
Comme il fait froid
Dans un grand cœur qui s'ensommeille
Versez la vie.
Deux doigts,
Deux doigts de femme
De la tisane des grands vents.
Cinq heures, dit l'horloge. La mousse du café s'assemble
au bord de la tasse.
On dit que ce sont les baisers perdus.
La buée sur la vitre
Est une femme qui regarde.
Effacez la vitre.
C'est vite le geste de l'adieu.
L'air est une fourrure soluble.
Dans la glace est restée une épaule de jour.
Les ongles des ronces en sont à leur premier quartier.
Je salue, comme la fougère,
Du poing fermé de la forêt.

(Les maisons de feuillages, 1976)

Ma mère

Quel temps fait-il ?
La fenêtre est couverte de sable.
Elle fait le ménage, époussette des meubles qui n'existent
plus.
La pluie raconte des histoires où passent des sifflets de
locomotive
Le facteur ne passe pas chez les morts. Moi, je suis la
photographie sur la commode
Où sont rangées mes cravates d'adolescent.
J'écoute son pas alerter le vide.
Je frappe.

(Une ferveur brûlée, 1995)

Lettres à un ami

Montauban, 27 juillet 1951

Mon cher Jean

Tous les ans je redécouvre ma ville natale et je la trouve très belle. L'été embellit tout ce qu'il touche, depuis les petites rues « alarmées de soleil » jusqu'aux dômes des marronniers immuables qui donnent une petite ombre maigre et rousse sur d'immenses places vides où se dispersent des chiens errants. Ici, on respire la poésie et c'est pour cela que, suivant l'habitude que j'ai de t'écrire tout ce qui me passe par la tête et le cœur, me voilà lancé sur des descriptions sentimentales que tu comprends très bien. Je ne sais si tu connais ces petites villes de province où tous les gestes sont étouffés de chaleur, mais ce qui s'en dégage surtout c'est que le temps ne passe pas. Tout est arrêté, immuable, comme dans les songes ou les chefs-d'œuvre. C'est parfait, plein. [...]

(Lettres à Jean-Noël Agostini, L'Arrière-Pays)

On a frappé,
Le vent en personne
Apporte le sel.
Vous trouverez bien une place
Dans l'armoire
Entre le sachet de lavande
Et l'espoir
Pour ne pas crier.



(Les maisons de feuillages, 1976)

Bibliographie

Poésie de Jean Malrieu

En librairie : *Libre comme une maison en flammes : œuvre poétique, 1935-1976* (Le Cherche Midi, 25 €)

Jean Malrieu par Pierre Dhainaut (éd. des Vanneaux, 17 €)

Lettres à Jean-Noël Agostini (Arrière-pays, 13, 72 €)

Chez les bouquinistes : tous les autres recueils antérieurs

Prix littéraires : Prix Guillaume Apollinaire 1954

Prix Antonin Artaud 1963

Citation : « *Le cœur est pur d'avoir imaginé.* » (J. M.)

Ma mère

Mère, la neige est tombée. Il est des hectares de silence
Entre nous et plus de vingt ans nous séparent.

Je suis cet orphelin majeur que tu ne connais pas.

Le temps au centre de ses rides

Donne cette assurance triste qui s'appelle

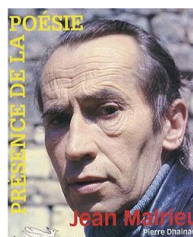
Habitude de la vie.

Parfois de mes cheveux sort une de tes boucles.

Ta voix surprend la mienne, ton geste se mêle au mien

Et j'ai charge de toi. Je n'ai pas fini de grandir

Et je marche à grandes enjambées sur la terre.



Cahier réalisé par Michel Ferrer,
imprimé par *Techni Print* et diffusé par I.A.-82
avec l'aide du Conseil départemental de Tarn-et-Garonne